

AUTOPHOTOSCOPIE

CHINE-CORÉE-JAPON



Séoul, 2014



Alain Peyraube - Jacqueline Nivard.
Pékin, 1974



Kamakura, 1995

*h*ess / *i*e section

1947 – 1975 – 2015 – 2017

Autophotoscopie
Chine-Corée-Japon

Anti-chambre



Louis Marin (1871-1960)

Asie centrale russe, Kirghizistan, d'après un positif sur verre, 1899¹

A l'aube des sciences sociales, dans l'enfance de la photo, au cœur de la démarche « aires culturelles » : l'ombre d'un jeune savant qui envahit l'image.

¹ in Elvire Perego (et Robert Delpire), *Je ne suis pas photographe...*, *Créateurs et intellectuels à la chambre noire*. Arles, Photo poche – Actes Sud, 2008, p. 114. Figurent là parmi d'autres Jean Baudrillard, Pierre Bourdieu, Gaëtan de Clérambault, Jacques Lacarrière, Le Corbusier, Claude Lévi-Strauss, Ella Maillart, John Ruskin et Victor Segalen.

I – OBJECTIFS

Nous ne sommes ni photographes... ni photologues.

Pourtant, le temps des anniversaires semble nous offrir l'occasion, au-delà des inventaires patrimoniaux et des bilans critiques à visée documentaire, d'identifier, de questionner, de situer et d'assumer la place –réfléchie ou incidente– des images photographiques dans nos engagements avec un terrain. Entre disciplines et hasards, que nous révèlent-elles *d'autre*, non seulement de l'histoire vivante de la Chine, de la Corée et du Japon, mais surtout de l'histoire vécue –personnelle et publique ; intime et savante– de nos regards ?

Dans le cadre de l'appel à initiatives pour l'anniversaire de l'EHESS et de la VI^{ème} section de l'EPHE « Les Sciences sociales au XXI^e siècle », les membres de « Chine, Corée, Japon » développent un projet visant à mobiliser – ou remobiliser – les images photographiques qu'ils ont prises dans ces trois pays d'Asie Orientale, depuis au moins 1958². Il se place dans la perspective du 70^{ème} anniversaire de la VI^{ème} section et se déroulera sur trois années déployées en deux phases. Le temps nécessaire pour concevoir (provoquer) puis réunir une collection ; numériser et indexer les clichés de façon adéquate. Le temps aussi de réfléchir ensemble sur ses matériaux recueillis ; à leur valorisation et d'interroger au long de plusieurs questionnements les significations de cette mémoire vive – photosensible.

Cet exercice paraît suffisamment prometteur pour être proposé dans le cadre d'un centre de recherches à la fois trans-aréal et pluridisciplinaire où se côtoient des ethnologues, des géographes, des historiens, des sociologues, des économistes, des littéraires... nous faisons le pari initial d'une pluralité de regards, d'ambiances et de sujets qui produiront un matériel de réflexion original, riche et ouvert.

AUTOSCOPIE, PHOTOSCOPIE : AUTOPHOTOSCOPIE

Un mot valise, convoquant plusieurs registres du visuel (perception, psychologie, science, pédagogie, appareillage, projections, circulation...) rend bien compte de ce projet et lui procure son titre.

- **Autoscopie** : « 1) Hallucination par laquelle **on croit se voir soi-même** » ; 2) « **Technique pédagogique** consistant à filmer un sujet qui peut ainsi **observer son comportement** de l'extérieur ». ³
- **Photoscopie** : « [...] consiste dans la **reproduction** microphotographique de **tous documents**. [...] Ces documents sont ensuite **agrandis par projection lumineuse** à l'aide d'un petit appareil, ou Photoscope, permettant la **lecture individuelle** horizontalement sur une simple feuille de papier ou la **lecture collective** sur écran vertical ». ⁴

² Date de la création du premier centre de recherche sur la Chine à l'EPHE

³ <http://fr.wiktionary.org/wiki/autoscopie> - Vérifié le 19 septembre 2014.

⁴ Texte publicitaire de mars 1930. <http://diaprojection.unblog.fr/2011/09/06/la-photoscopie-et-le-microfilm/> - Vérifié le 23 septembre 2014

Tous les membres de nos centres possèdent des centaines voire des milliers de photographies prises lors de leurs voyages ou de leurs séjours en Chine, en Corée et au Japon. Photographies de loisir pour certains ou documents nécessaires à une étude de terrain pour d'autres, elles sont toutes le résultat d'un regard individuel à un premier moment donné (celui du cliché). Elles disent à la fois le lieu et le temps, mais aussi la personne qui prend la photographie, avec son engagement sensible, son parcours intellectuel et finalement son identité disciplinaire.

Elles sont aussi le résultat d'un choix au moment de leur conservation (de leur premier archivage). Elles rejoignent alors des boîtes de diapositives, des pochettes de photos ou des dossiers dans les ordinateurs. Si elles ne sont pas directement bien étiquetées et rangées pour illustrer une publication, une communication, une exposition... elles prennent la poussière, palissent et deviennent invisibles : oubliées voire illisibles (dans le cas des images numériques, lorsque les disques durs et les formats disparaissent).

Notre projet se propose de donner une deuxième vie à ces documents en suscitant d'abord la réflexion, biographique ou épistémologique, des auteurs de ces clichés. Que peut-on en espérer d'inattendu chez les plus jeunes, formés dans un monde saturé d'images et chez les plus anciens, confrontés à la variété, déconcertante peut-être, de leurs mémoires ? Qu'en tireront de jamais dit ou de jamais écrit – parce que jamais vu ? – une Marie-Claire Bergère, un Alexandre Guillemoz, un Augustin Berque par exemple ?

Cette collection d'images photographiques et celle des textes brefs explicitant les raisons de leur sélection constitueront le matériau d'une réflexion commune aux trois centres, mais déjà ouverte sur l'École – ses disciplines, ses aires, ses parcours. Nous mettrons finalement en place plusieurs temps et types de restitution qui pourront prendre la forme d'expositions (virtuelles et non virtuelles), de journées d'études, de participation à des manifestations extérieures (comme la fête de la science) voire celle d'un colloque.

De tout cela, nous attendons essentiellement de l'**inattendu**.

PROVOQUER DES COLLECTIONS :

UUCOPHOPO « OUVROIR DE COLLECTION PHOTO POTENTIELLE »

Phase 1 février 2015-avril 2016 :

Comment construire ce corpus d'images et donner sens aux limites – de faisabilité – qui s'imposent ? Nous avons imaginé demander à nos membres, actuels ou plus en retrait, de calculer le nombre d'années qui sépare l'année-anniversaire 2017 de leur premier pas en Chine, en Corée ou au Japon. Ainsi, celui qui est allé pour la première fois en Chine en 1992 choisira 25 photographies, celui qui s'y rend depuis 1974 en retiendra 40 et ainsi de suite... Pour nos collègues natifs des pays concernés, le calcul commencera à partir de l'année du premier retour dans leur pays après une installation à l'étranger.

Cet apparent artifice dont l'objectif premier est de rendre attractif – par son côté ludique – l'adhésion au projet, aura pour effet potentiel, outre de rendre sensible aux profondeurs de

la durée et de la mémoire, de déclencher une réflexion personnelle sur ce qui constitue indissociablement une trajectoire et une carrière de recherche. Sur un registre plus ordinaire et sérieux, on saisit immédiatement aussi ce qui s'esquisse ici de réflexion sur le plan des méthodes.

S'en suivra ce que nous appelons un OUCOPHOPO, un « ouvroir de collection photo potentielle ». Si chaque contributeur pourra, dans le cadre quantitatif ainsi défini, choisir deux-tiers de ses photographies selon ses libres critères (pourvu qu'ils soient explicites), nous y joindrons, par ailleurs, pour le tiers restant une liste de contraintes créatives qui aura pour but de stimuler le processus de choix d'autres clichés. Les détails de ce processus sont explicités dans le document « Autophotoscopie-Mode d'emploi »

S'inspirant des jeux littéraires dont les contraintes incitent à la créativité, nous avons comme objectif de provoquer « l'envie de se prendre au jeu » et de considérer ces quelques obligations mineures comme des prétextes pour regarder avec attention des images laissées de côté depuis longtemps.

Les collections de chacun des acteurs du projet seront déposées sur un site web créé à cet effet. Nous nous tournerons vraisemblablement vers les services de la Très Grande Infrastructure Huma-Num pour assurer sa conception et sa pérennité. Une première approche dans cette direction a reçu un accord de principe favorable. Le projet prendra appui sur l'expérience de la création en 2013 d'une collection de photographies de « Chine, Corée, Japon » conçue par Jacqueline Nivard et Léa Daurès et déposée sur la plate-forme MédiHal du CNRS. Il renvoie donc à un travail précieux de réflexion indispensable sur les métadonnées et l'indexation. Par effet de synergie, les images récoltées dans le cadre du projet viendront enrichir et nourrir la collection de l'UMR.

SAVOIRS PHOTOSENSIBLES ET PROJECTIONS LUMINEUSES

PHASE 2 AVRIL 2016-OCTOBRE 2017

Notre entreprise autophotoscopique n'est toutefois ni gratuitement ludique ni fondamentalement patrimoniale. Elle vise à provoquer des effets de vigilance et à les prolonger : qu'avons-nous appris avec *nos* photographies ? Que suggèrent-elles d'autre, et à d'autres chercheurs que ceux de CCJ, dans les champs de la connaissance – et au-delà ?

Il est usuel de dresser ici la liste des objets qui sont attendus en phase 2 : expositions internes et externes, publications, journées d'études autour des axes que ces collections auront pu susciter au sein de notre communauté... Elle n'est pas exhaustive. Nous préférons par provision manifester un espoir : que la première phase exploratoire nous ouvre à des questions inconnues – à des projections lumineuses, pour reprendre la définition du photoscope – que n'aura pas intégralement anticipé ce texte de l'automne 2014, rédigé en petit comité.

À l'issue de la phase 1, nous disposerons donc d'une base de données photographiques soigneusement conçue en amont et traitée en aval dans les règles de l'art des jeunes humanités numériques pour être visible et utilisable en ligne. Nous disposerons aussi des textes écrits (ou des entretiens recueillis) par les auteurs des clichés. Si l'on tient pour

tangible l'apport patrimonial (mémoriel, archivistique) du projet et si on laisse de côté sa possible exploitation esthétique, qu'en attendre du côté de la connaissance ?

Il nous paraît qu'un premier travail de confrontation des textes et images recueillis tirera son sens de s'effectuer à l'échelle des seuls participants de « Chine, Corée, Japon » pour alimenter de questionnements non encore prévus les axes de lecture anticipés. Ils devraient faire sens, eux, à l'échelle de l'École tout entière.

Sans doute en ressortirons photographes... et un peu photologues.

– **Carrière scientifiques, trajectoires sensibles, styles disciplinaires**

En quoi les photos choisies s'accordent-elles (ou discordent-elles ?) de ce que l'on sait par ailleurs des travaux réalisés par les auteurs des clichés ? En quoi peuvent-elles contribuer aussi à la réflexion sur les biographies savantes ? La sensibilité des regards nourrit-elle un style pour définir une méthode et un imaginaire avec leurs obsessions et leurs trous noirs ? À les déchiffrer en aveugle sans nom d'auteur sera-t-il possible d'identifier et d'engendrer une taxonomie des photos de sociologues, d'ethnologues, d'historiens, d'économistes... ou bien, au contraire, échouerons-nous à superposer les postures professionnelles ? Découvrons-nous dans les images, des regrets (ou des envies !) de transgression du côté des outils de nos collègues ?

– **Trois aires culturelles face à la « *compressed modernity* »**

La rapidité des transformations de l'Asie contemporaine engendre des effets troublants dans le monde sensible : effacements jusqu'au méconnaissable, décomposition des contextes, fétichisation patrimoniale interstitielle, aura nostalgique des images sépia d'hiers engloutis... À l'échelle des vies humaines ici en jeu, nos collections d'images peuvent-elles aboutir à une forme scopique d'histoire ? Comment font-elles échos à certaines tentatives en cours – par exemple en histoire urbaine – de construire un savoir historique intégralement visuel ? Vues d'Europe, la Chine, la Corée et le Japon sont volontiers installés dans les schèmes classiques d'une grammaire visuelle. Ces associations résistent-elles à notre corpus moderne ou bien faut-il se résoudre – là aussi – à penser les « aires culturelles » avec un regard neuf ?

– **Mises au point**

Si les procédures oulipiennes ont des limites (le *small* n'est pas nécessairement *beautiful*, il peut même n'avoir aucun sens), en quoi permettent-elles de nourrir une réflexion plus aboutie sur ce qui constitue un corpus d'images, sur la difficulté que pose leur constitution indépendamment d'un jeu de questions (particulièrement à l'ère des Big Data en SHS), sur le sens et le tempo des séries constituées, sur les effets naissant de leur juxtaposition, sur les usages et détournements de corpus conçus par d'autres (y a-t-il un *punctum* non dans l'image, mais dans la collection ?) ? On soumettra aussi à la réflexion deux autres points de méthode. Quels sont les enjeux pratiques de nos capacités numériques à substituer – en masse – la captation du terrain à l'exercice, naguère économe de pellicules, du regard ? La technique digitale offusque-t-elle nos regards ? De façon plus classique, il faudrait enfin reposer la question de la valeur des images : comment différencions-nous dans nos pratiques la belle photo – la tentation esthétisante – de la bonne photo documentaire – la tentation illustratrice – ?

À cet endroit le projet s'ouvre et renvoie à l'expérience et aux savoirs des autres Centres de l'École. Par nature, il est incrémental et peut mobiliser toute notre communauté.

AUTOPHOTOSCOPIE :

L'IMAGINAIRE ET L'IMAGINATION DE « 3 CENTRES + 1 »

En prélude au déménagement prévu vers le campus Condorcet, il est loin d'être accessoire que ce projet associe concrètement, par anticipation et sur un objectif de recherche commun et transversal, trois centres de l'EHESS logés à Paris sur trois sites éloignés les uns des autres, depuis leur union en 2006. Au gré des matériaux photographiques exhumés et mobilisés, discutés et confrontés ensemble, un imaginaire commun devient promesse d'identité et d'unité.

Le CECMC

Le *Centre d'études sur la Chine moderne et contemporaine*, dit *Centre Chine*, résulte de la fusion de deux centres antérieurs, auxquels étaient associées deux équipes de recherche du CNRS : d'une part, le *Centre de recherches et de documentation sur la Chine Contemporaine*, fondé en 1958 par Jacques Guillermaz, spécialisé dans la recherche sur la Chine du XX^e siècle et l'histoire sociale ; d'autre part, le *Centre d'Études Comparatives du Monde Chinois* créé en 1985 par Michel Cartier dont les recherches portaient sur l'histoire et la civilisation chinoises dans une perspective comparative. La fusion de ces deux centres a été réalisée sous la direction conjointe de deux membres issus de l'une et l'autre équipe : Yves Chevrier et Françoise Sabban.

Le centre comporte aujourd'hui 30 membres statutaires, 32 membres associés et 50 doctorants. Outre que la majorité des projets portés par ses chercheurs comportent des photographies à fort potentiel pour ce projet, le centre s'est spécifiquement engagé depuis plusieurs années sur un programme où les images sont centrales. Le projet scientifique adossé à un séminaire *Humanités numériques et images pour l'histoire et l'anthropologie dans le monde chinois* en est la facette la plus visible. Le Centre a également beaucoup investi la toile par le biais de carnets de recherche et de blogs de veille dont *Cultures chinoises : immatérielles et numériques* est le plus proche du projet présenté ici. Cette expérience pourra être mobilisée.

Outre les chercheurs éminents qui composent actuellement le Centre Chine, des personnalités qui ont marqué par leurs travaux la sinologie seront sollicités. Les images que nous apporteront des chercheurs comme Pierre-Étienne Will, Viviane Alleton, Marie-Claire Bergère ou encore Lucien Bianco et Donald Holzman... seront précieuses non seulement pour l'aspect « patrimonial » qu'elles apportent mais également pour la réflexion sur les conditions de la recherche en Chine depuis les années 1960. Les échanges avec les jeunes doctorants aux pratiques de terrain bien différentes sont prometteurs.

Le CRC

Dans sa configuration actuelle, le *Centre de Recherches sur la Corée* dirigé par Isabelle Sancho compte huit titulaires (EHESS, CNRS, U. Paris Diderot), cinq membres honoraires (retraités), une quinzaine de doctorants (dont certains engagés dans des thèses portant sur l'image photographique) et une quinzaine d'associés (titulaires dans d'autres établissements, dont l'Inalco) : soit une petite cinquantaine de personnes.

Dûment bardés des instruments numériques dont l'industrie sud-coréenne inonde la planète, ils ont tous vocation à participer au projet et doivent tous faire face à un défi d'époque : que faire (quel est le sens) des milliers de clichés accumulés, désormais chaque jour, dans la mémoire de leurs appareils ?

On doit aussi retenir quelques points originaux en rapport immédiat avec l'entreprise autophotoscopique. 1) En signalant d'abord un pli scientifique ancien qui a vu les formes spatiales constituer un domaine d'intérêt et d'enquête ininterrompu de l'équipe Corée. La ville et les paysages ont été des points d'entrée – éminemment photogéniques – d'une série de programmes associant plusieurs disciplines (histoire, géographie, anthropologie, architecture) ; 2) en signalant encore qu'un nombre non négligeable de nos coréanologues... sont nés en Corée. On a adapté pour eux la règle de limitation du corpus (avec quels effets sur le regard que cet exil et ce retour) ; 3) en signalant enfin une difficulté propre au « monde coréen » : non pas tant sa dissémination actuelle (banale ?) au quatre coins du monde que le défi que posent la Corée du Nord et son régime scopique si particulier.

On sera finalement particulièrement attentif à ce que nous diront les images photographiques des « anciens ». Certes, la longue durée de leur engagement avec le terrain coréen est d'autant plus précieuse qu'elle fait fond sur une vitesse de transformation inouïe des sociétés étudiées. Que nous apprennent les photos de ce qui devient chaque jour proprement méconnaissable ? Un Francis Macouin, conservateur aguerri aux choses de l'architecture, un Alexandre Guillemoz, anthropologue des rituels chamaniques photographiés (ou filmés) pendant trente ans, un Marc Orange, collectionneur d'appareils photo et chroniqueur visuel de notre vie savante seront des atouts dans ce projet.

Le CRJ

Le *Groupe de recherches sur le Japon contemporain* a été créé en 1973 par Christian Sautter et Philippe Pons pour développer des recherches et assurer des enseignements et des directions de thèses sur le Japon moderne et contemporain dans le domaine des sciences sociales. À l'origine, le Centre s'est intéressé plus spécialement à l'activité économique du Japon dans sa période de plus grande expansion. Ce groupe de recherche a été ensuite rebaptisé *Centre de recherche sur le Japon contemporain*, puis *Centre de recherches sur le Japon* (CRJ) en 1998, son appellation actuelle.

L'équipe de recherche est composée actuellement d'historiens, d'anthropologues, de géographes et d'économistes soit une dizaine de personnes.

Ces trois centres forment aujourd'hui ce que l'on nomme l'*UMR 8173 Chine, Corée, Japon* qui ambitionne de transcender les frontières de la connaissance de l'Asie orientale, traitée comme une entité autonome, disposant de sa dynamique propre, et non

pas seulement comme un reflet de l'Occident ou son écho. Le laboratoire a été dirigé par Isabelle Thireau (2006-2008), par Alain Delissen (2008-2012) et est actuellement sous la direction de François Gipouloux.

II – DIRECTION DU PROJET ET PERSONNES RESSOURCES

Comité de pilotage du projet : Caroline Bodolec (chargée de recherche CNRS, Centre Chine), Alain Delissen (directeur d'études EHESS, Centre Corée), Aleksandra Majstorac-Kobiljski (chercheuse post-doctorante, Centre Japon).

Équipe opérationnelle : Ahn Hye-Sung (doctorante), Cyrielle Perilhon (doctorante), Xie Lingqiong (doctorante).

Moyens existants

- Un projet scientifique du Centre Chine : *Des images pour l'histoire des techniques et le patrimoine culturel immatériel en Chine* dirigé par Jacqueline Nivard et Caroline Bodolec qui peut s'étendre à tout le laboratoire ;
- Un séminaire : *Humanités numériques et images pour l'histoire et l'anthropologie dans le monde chinois*, bi-mensuel, dirigé par Jacqueline Nivard et Caroline Bodolec qui peut également devenir le lieu de discussion du programme ;
- L'expérience de la création d'une collection de photographies sur MédiHal ;
- Une équipe d'ingénieurs et techniciens avec une expertise sur les humanités numériques ;
- Un site web dédié : contacts pris avec Huma-Num pour une mise à disposition de leur grille de service ;
- Des logiciels de traitement d'images déjà acquis et maîtrisés : logiciels libre (Gimp) et sous licence (Lightroom) ;
- Des matériels informatiques de l'UMR 8173 mis à disposition (scanner spécial photographies et diapositives, ordinateurs...) ;
- Une somme dédiée au projet sur le budget transversal de l'UMR 8173 : 2 000 € pour l'année 2015 avec renouvellement pour 2016 et 2017

Questions juridiques

Notre projet ayant comme finalité la récolte, le traitement et la diffusion et sans doute la réutilisation des fonds photographiques des chercheurs de l'UMR 8173, il sera nécessaire de nous assurer de respecter les droits des auteurs et des personnes représentées au moment de la mise en ligne. Nous avons pris contact avec le groupe de travail « Questions éthiques et droit en SHS » créé en 2011 et qui publie un blog intitulé Éthique et droit.